

«DE BOUCHE À OREILLE»

Le programme «De bouche à oreille», dédié à la transmission de la Shoah, est mené chaque année par la Fondation Casip-Cojasor en partenariat avec des établissements scolaires (collèges et lycées). Sylvaine Cohen (chargée de mission mémoire et lien social), et Rachel Guez (directrice du pôle Sesam - Services pour une solidarité augmentée) de la Fondation Casip-Cojasor reviennent sur ces rencontres entre des aînés et des jeunes qui permettent une véritable appropriation de l'histoire.

Hommes & Migrations* : Pouvez-vous nous dire en quoi consiste le programme «De bouche à oreille» mis en place en 2010 ?

Rachel Guez : La particularité «De bouche à oreille» par rapport à d'autres programmes de témoignages de survivants de la Shoah, c'est que le témoin va confier son histoire à un groupe de trois élèves. Ils vont se voir à trois reprises pendant deux heures.

Les jeunes vont avoir le temps de rentrer dans l'intimité de l'histoire du survivant et celle de sa famille, une histoire intime. Il ne s'agit pas d'une présentation académique. Là, il y a vraiment des échanges, des questions, les élèves peuvent entrer dans les détails.

Sylvaine Cohen : Au fur et à mesure des entretiens, les questions permettent d'approfondir le récit qui couvre trois périodes : avant la guerre, pendant la guerre et après la guerre.

H&M : Quel est l'impact de ces rencontres avec des survivants sur les élèves ? Avez-vous constaté que les adolescents présentent plus d'intérêt pour l'histoire ?

S.C. : Par le biais du programme «De bouche à oreille», les jeunes réalisent plus facilement ce qu'ont vécu les personnes et ce qu'a été la Shoah. Les élèves disent que le témoignage direct leur fait mieux prendre conscience de ce qui s'est passé que ne le fait un livre d'histoire.

R.G. : Lors des séances de travail, ils ont eu l'occasion de tenir entre les mains une étoile jaune, des sauf-conduits, des laissez-passer, des faux documents d'identité. L'histoire devient vivante. Les professeurs d'histoire nous disent bien que les élèves s'intéressent différemment au cours quand ils mènent ce projet en parallèle. L'histoire est alors incarnée. Les élèves sont également plus sensibles aux sujets d'actualité. L'histoire des migrants au XXI^e siècle résonne différemment.

H&M : Comment parvenez-vous à recruter les témoins ?

R.G. : À la Fondation Casip-Cojasor, nous avons un service qui s'occupe des survivants de la Shoah, qui est chargé de leur donner des aides financières pour leur maintien à domicile. Nous avons proposé à des personnes accompagnées

par ce service de témoigner. Elles s'y sont prêtées car l'envie émergeait. Aujourd'hui, nous avons déjà sollicité beaucoup d'entre elles. Nous élargissons donc notre champ de recherche en travaillant avec le Mémorial de la Shoah.

H&M : Comment se déroulent les séances de travail entre les témoins et les élèves ?

S.C. : On commence par une séance de présentation du projet dans la classe devant les élèves et leurs professeurs d'histoire et de français. Lors de cette séance, je présente la Fondation Casip-Cojasor, puis je les sensibilise à la personne âgée et aux projets de mémoire et de transmission. Une autre séance préliminaire rassemble l'ensemble des témoins. Nous attirons leur attention sur l'adolescence. Puis nous leur donnons la parole afin qu'ils résument leur parcours et qu'ils fassent connaissance entre eux. Parfois, on assiste à des retrouvailles. Je transmets ensuite des fiches de profils de témoins aux professeurs de manière à ce que les élèves puissent élaborer quelques questions dans le cadre de la première rencontre.

R. G. : Et que les élèves puissent faire quelques recherches géographiques et historiques (village d'où vient la personne, où elle a été cachée). C'est une démarche d'historien. On applique une méthodologie qui a sa place dans le cours d'histoire. Ensuite ont lieu les trois rencontres qui rassemblent trois élèves et un survivant. Ce sont les professeurs qui créent les groupes. La première rencontre se déroule au collège ou au lycée, elle dure une heure et demie.

S.C. : Le premier entretien concerne ce qui s'est passé avant la guerre, le lieu de naissance, l'origine, les coutumes de la famille. Le deuxième parle de ce qui s'est passé durant la guerre. Puis ce qui s'est passé après la guerre. Lors du premier entretien, les faits sont finalement très vite abordés.

R.G. : Du coup, les deux autres rencontres permettent de revenir sur des détails, des documents qui éclairent et prouvent ce qui a été dit. Les témoins sont ravis de confier leurs archives, par exemple des photos de famille qui illustrent leurs propos. Parfois, ils montrent des photos prises lors de la cérémonie de remise de la médaille des Justes à Yad Vashem pour les personnes qui ont été cachées.

H&M : Après les entretiens, un travail d'écriture est réalisé par les élèves ?

S.C. : Les élèves prennent des notes lors des entretiens. La forme d'écriture est laissée à leur choix. Ce peut être sous la forme de questions-réponses, une forme chronologique en partant de dates ou, plus classiquement, le récit de la vie de la personne de façon plus narrative. Certains jeunes choisissent d'écrire à la première personne sans que cela ne dérange le témoin.

*Retrouvez l'intégralité de l'entretien paru dans Hommes & Migrations 2020/2 (n° 1329), pages 171 à 174

Pour soutenir ce programme, contacter le 01.49.23.71.40

Entretien réalisé par Laure Politis, directrice du Cepro (Centre d'études et de perspective).



Article paru dans le Journal #3 de la Fondation Casip-Cojasor, sorti en SEPT/OCT 2020